

CLASSE D'HISTOIRE

PAS DE SOLUTION

La comédienne éclata d'un beau rire :

— Des ennemis... j'en ai des masses ! mais pas un n'irait jusqu'à me griller vive !

... D'abord on ne prévient pas quand on rumine ces canailleries-là...

Une ennemie... j'en ai une... une vraie ! continua Judith devenue sérieuse... une bonne femme à laquelle j'ai soi-disant enlevé un rôle il y a cinq ou six ans... une vieille Italienne.... Maria Madonia... sais pas où elle est maintenant.

— Je le sais, pensa Jules Renard en fronçant le sourcil, c'est ma duègne de l'an dernier... elle est encore ici...

Et quelque chose comme un papillon de feu passa devant les yeux du vieillard.

— Elle m'en veut à moi vitrioler ! reprit Judith... En nous séparant, elle m'a crié, toute rageante : garde-toi, petite ! je te pincerai ! un bon averti en vaut deux et même trois...

Le vieillard tressaillit.

III

Heureux ceux que leur imagination laisse en repos ! Le père Renard était du nombre de ces privilégiés. Son activité cérébrale était extrême, mais portant toujours sur les mêmes sujets, elle ne s'égarait pas.

Cependant à cette heure, mille pensées confuses se heurtaient dans cette cervelle bien ordonnée.

Que les deux lettres anonymes fussent l'œuvre d'une même personne ou que celle adressée à Judith eût été réellement écrite par un ami et l'autre par Maria Madonia elle-même, c'est ce que des recherches ultérieures pourraient éclaircir ; mais le sérieux de l'aventure consistait tout entier dans cette phrase : Un bon averti en vaut deux et même trois...

Phrase répétée inconsciemment par Judith, comme un ironique avertissement sorti autrefois de la bouche de son ennemie.

Le directeur réfléchit à ceci : mettre le feu à un théâtre est chose aisée. Organiser une effroyable panique est plus facile encore.

Mais, comme l'observait Judith, dans ces deux cas, on ne prévient pas son monde.

— Et pourquoi ne prévient-on pas ? pensait Jules Renard, retournant la question sous toutes ses faces, que je double le nombre de mes pompiers, de mes prises d'eau, de mes agents de police... rien n'empêchera un criminel déterminé de mettre le feu à mon théâtre. Et ces lettres peuvent bien être une scélératesse de plus.

La figure de Jules Renard prit une expression solennelle :

— Ecoute, dit-il à la comédienne, songeuse... Il vaudrait peut-être mieux ajourner cette représentation, je suis prêt, entends-tu ?... à renoncer à ce bénéfice pour quelque temps.

A part lui, il ajouta :

— C'est elle qu'on vise évidemment... je vais faire surveiller Maria Madonia.

— Et moi je vous dis que je jouerai ce soir ! dit la comédienne en frappant du pied.

— Joue... mais sache que Maria Madonia est ici...

Les narines de la femme s'ouvrirent frémissantes. [Et] concentrée, froide, l'œil menaçant :

— C'est la guerre ! murmura-t-elle.

— Ne tremble pas, fillette, je te protégerai... je connais le commissaire central...

— Maria ici... vous ne connaissez pas la vipère... ha ! ha ! nous brûlons tous, tous ensemble ! fit Judith Isaac éclatant d'un rire nerveux...

— Mais non, mais non, tu ne joueras pas, donc tu ne brûleras pas, c'est élémentaire... je perds six mille francs, ajouta le directeur d'un ton lamentable, mais je ne les regrette pas... n'es-tu pas presque ma fille ?

Judith resta une minute à le fixer en silence, les yeux dans les yeux, puis, d'un ton sarcastique :

— Non, vous ne perdrez rien (et elle tira irrévérencieusement le nez du directeur)... car c'est moi qui ait écrit ces deux lettres, je voulais savoir moi, très curieuse, qui l'emporterait chez vous de l'avarice, de la peur... ou de l'affection que vous me portez. Ai-je bien fait, mon maître ?

Mais déjà le père Renard, rouge de l'indignation que lui causait une pareille mystification, avait pris son chapeau et s'était précipité à travers l'escalier.

Et massacrant, faisant voler à coups de canne fleurs et arbustes, il disparaissait dans les orangers, tandis qu'un rire clair lançait derrière lui ses joyeuses fusées.

PIERRE ROBÈRE.

IL A COMPRIS

La visiteuse. — Votre petite a tous vos traits, ma chère Emma, mais je crois bien qu'elle a les cheveux de son père.

La petite. — Ah, c'est ça alors ! Maintenant je comprends ! C'est parce que j'ai les cheveux de papa qu'il est obligé de porter une perruque.

Verplumot, s'adressant à un aveugle, lui demanda la raison pourquoi les gens qui ont perdu la vue sont presque toujours gais, tandis que les sourds sont plutôt désagréables ?

— Bien simple, reprend l'aveugle, et vous allez comprendre ça tout de suite. Ainsi moi,

j'ai une femme qui, paraît-il, est atrocement laide ; eh bien, je ne l'ai jamais vue !

— Possible, dit Verplumot, mais celui qui a une femme bavarde et qui est sourd devrait en être charmé. La question est restée en suspens.

UN PHÉNOMÈNE

L'avocat de la partie adverse. — Quel est votre âge, madame ?

Le témoin. — Quarante-sept ans, monsieur.

L'avocat (la regardant, étonné). — Hum... Etes-vous mariée ou non mariée ?

Le témoin. — Non mariée, monsieur, car je n'ai jamais été demandée en mariage de ma vie. Maintenant si c'est dans l'intérêt de la cour, je puis ajouter que j'ai un catarrhe, des cors aux pieds et que je porte des faux cheveux depuis l'âge de trente ans.

L'avocat (absolument démonté). — Hum... Hum... C'est tout, madame. Je ne chercherai pas à ébranler le témoignage d'un témoin aussi franc que vous l'êtes.

CE QUI LUI ÉTAIT UTILE

Un jeune poète mystique, à la chevelure mérovingienne, s'adresse à une jeune fille de sa connaissance :

— Mademoiselle, permettez-moi de vous demander une faveur... Vous driez-vous être assez bonne pour me prêter...

— Une épingle à cheveux, monsieur ?

PAS MOYEN D'Y RÉSISTER



Le monsieur. — Non, non ! Jamais je ne donne rien à un mendiant sur la route.

Le tramp. — Si monsieur avait l'obligeance de me passer sa carte, j'aurai l'honneur de me présenter chez lui demain à l'heure des visites.